Nécessité de publier une édition complète des œuvres du Grand Haller

Autor(en): **Sacc**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft = Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles = Atti della Società Elvetica di Scienze Naturali**

Band (Jahr): **50 (1866)**

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-89940

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

X.

NÉCESSITÉ DE PUBLIER

UNE

ÉDITION COMPLÈTE DES ŒUVRES DU GRAND HALLER.

Messieurs.

C'est le 16 octobre 1708 qu'est né à Berne sous une bien frêle enveloppe, un des génies les plus remarquables qu'ait produit l'espèce humaine. Cet enfant, forcé dès ses jeunes ans par sa mauvaise santé de renoncer aux jeux et aux amis de son âge, demanda le bonheur à l'étude. A quatre ans il expliquait aux domestiques de la maison, les touchantes histoires que nous rapporte en foule l'ancien Testament. Possédé du désir de s'instruire, il notait tout ce qui frappait sa précoce imagination, écrivait à neuf ans un vocabulaire hébreu et grec, dont tous les mots étaient discutés et composés avec une merveilleuse intelligence, se créait une grammaire chaldéenne et extrayait des ouvrages de Bayle et de Moreri, la bio-

graphie de 2000 hommes célèbres. L'enfant était absorbé par l'étude au point que les personnes qui l'entouraient déclaraient qu'il ne serait jamais bon à rien. Bientôt il fut en butte à toute espèce de mauvaises plaisanteries; mais les moqueries, sans action sur son caractère d'airain, ne firent qu'aiguiser son envie d'apprendre. Au collége, il voulait dépasser tous ses condisciples, et, à 9 $^1/_2$ ans, écrivait en grec tous les devoirs qu'il devait faire en latin; c'est alors qu'il se voua à la poésie et écrivit jusqu'à 16 ans une quantité vraiment prodigieuse de morceaux dans lesquels se reflète en plein l'état de son cœur sensible et de son âme élevée.

A 14 ans, en 1722, il rejettait, après les avoir victorieusement combattues, les théories matérialistes en usage à cette époque et soutenait que le monde créé par Dieu n'existait que par un effet de sa toute puissante volonté. Sa santé, de plus en plus chancelante, lui fit quitter à cette époque les travaux scolaires; il employa ses loisirs à écrire dans plusieurs langues qu'il possédait déjà à fond, une foule de poésies que sept ans plus tard il brûla, parce qu'elles lui semblaient trop imparfaites.

En 1723, notre héros partit pour Tubingue, où il étudia la botanique et la médecine, et où il soutint avec le plus grand éclat, une thèse sur la salivation; c'est dans cette ville que poursuivant ses études poétiques, il composa sa célèbre et si gracieuse hymne au matin. Dégoûté par le grossier matérialisme qu'affichaient les étudiants de cette ville, notre jeune savant se rendit en 1725 à Leyde, où il fit la connaissance du célèbre Boerhaave, parvenu alors à l'apogée de sa gloire. Dans cette ville paisible, il composa son fameux travail sur les leçons de ce maître illustre et s'occupa spécialement de botanique. Il se mit à voyager, entama des relations avec la plupart des savants du nord de l'Allemagne, fût reçu docteur en 1727,

à l'âge de 19 ans. Il visita Londres, et vint étudier à Paris, sous Ledrau, l'anatomie humaine, et à Bâle, les mathématiques sous l'immortel Bernouilli. De cette dernière ville, il parcourut à pied toute la Suisse et y fit une immense collection de végétaux, de minéraux et d'observations de tous genres. L'admirable beauté de la plupart des sites de notre patrie bien aimée, aiguillonna encore sa verve poétique, au point qu'il se décida à livrer en 1731 à la presse, ses premiers essais, qui le firent connaître comme le réformateur de la littérature allemande. C'est surtout au poème des Alpes qu'il dut son immense réputation; car, traduit en latin, en français, en anglais et en italien, il eut l'honneur de 22 éditions en allemand. De 1732 à 1776, il donna 11 éditions de ses œuvres poétiques, dont M. Wyss a publié en 1828 une réimpression, qui prouve à quel point est grand l'intérêt qui s'y rattache.

En 1732 il vint à l'âge de 24 ans, pratiquer la médecine à Berne, où il fut mal accueilli, et donna des leçons d'anatomie dans un amphithéâtre créé sous sa direction. Il s'attacha à simplifier la composition des remèdes et commença au chevet de ses malades l'immense collection d'expériences qui lui servirent de base pour ses nombreuses publications postérieures.

En 1734, l'Université d'Upsal le nomma membre de son Académie des sciences, distinction flatteuse à laquelle ne tardèrent pas à s'associer toutes les autres Universités d'Europe. Tous ces hommages ne l'empêchèrent pas d'être repoussé comme médecin de l'hôpital de l'Isle parce qu'il était poète; mais on lui donna la place de bibliothécaire de la ville de Berne, qu'il remplit avec son habileté ordinaire, et dont il organisa rapidement les belles collections de livres, manuscrits et médailles.

Appelé en 1736 par Georges II à Gœttingue pour y oc-

cuper la triple chaire d'anatomie, de chirurgie et de botanique, il y resta 17 ans, sans cesse occupé à des recherches sur toutes les branches des sciences naturelles, qui achevèrent de jeter le plus brillant éclat sur son nom, devenu cosmopolite, et lui méritèrent l'attention du monde entier et les récompenses de la plupart des souverains. L'empereur d'Autriche, François Ier, le créa baron, le roi de Prusse, Frédéric le Grand, l'appela à Berlin, ne lui demandant que d'habiter sa capitale; mais l'immense génie dont nous esquissons à grands traits l'histoire, prenant pour ce qu'elles valaient toutes ces minces distinctions, revint à Berne en 1753 occuper la place de membre du Conseil souverain, qui lui avait été confiée en 1745, puis fut nommé gouverneur de l'hôtel du Sénat, préfet d'Aigle, et enfin directeur des salines de Bex. Il termina à 69 ans, et à Berne, sa magnifique carrière le 12 décembre 1777, en s'endormant paisiblement dans la pleine jouissance de toutes ses immenses facultés intellectuelles.

Comme homme d'état, il rendit de grands services à sa patrie; quoique aristocrate par principes, il était libéral dans la pratique, et savait se faire aimer de ses subordonnés.

A Berne, il publia sa grande histoire des plantes helvétiques, puis en 1750 ses essais politiques, son traité de physiologie qui a servi de base à cette science qu'il a en réalité créée, ses bibliothèques d'anatomie, de médecine, de botanique, que personne n'a encore osé continuer. Tous ces fruits d'un travail et d'une érudition vraiment gigantesques lui valurent des appels réitérés à Berlin, à Gœttingue et à St-Pétersbourg, auxquels le Gouvernement de Berne alarmé ne put répondre qu'en mettant son citoyen le plus illustre *en réquisition perpétuelle pour*

le service de la république, hommage qu'aucun homme jusqu'à lui n'avait reçu, et qu'après lui personne ne mérita.

En 1775, et déjà à bout de forces, notre héros reprend la plume pour défendre contre les attaques de Voltaire la divinité de la Bible, et il le fait avec une force et une logique qui laissent sans réplique le philosophe de Fernex.

Le 17 juillet 1777, Joseph II, qui était venu en Suisse pour le voir, disait en le quittant : « Voilà un homme « comme j'en ai peu connu ; il a le génie allié à la vertu ; « quelle richesse, quelle dignité dans ses paroles ; quel « dommage que la perte d'un aussi grand homme soit « prochaine. »

La mort de notre célèbre compatriote fut un immmense évènement ; tous les peuples s'associèrent pour célébrer en prose et en vers, cette carrière si utilement remplie, et aujourd'hui, où tout s'use et s'oublie si vite, on cherche en vain dans un ouvrage d'histoire fort répandu, et qui a la prétention de représenter fidèlement le mouvement intellectuel du siècle passé, quelque chose sur l'influence exercée par cet immense génie sur les sciences et les lettres au XVIIIe siècle ; il n'en mentionne pas même le nom. Est-ce à nous Suisses à consacrer cet oubli par un coupable silence? Non Messieurs ; car il n'y a que la Suisse qui ait possédé un savant auquel de son vivant on ait donné le nom de grand, et ce savant était Albert de Haller ; la Suisse a élevé des statues à ses libérateurs politiques, elle n'a rien fait encore pour son plus grand génie ; admiration, reconnaissance, patriotisme, tout nous pousse donc à élever un monument impérissable à la mémoire du grand Haller, et ce monument ne peut être qu'une collection complète de ses œuvres. Cet immense travail, proposé en 1834 par M. le profes-

seur Valentin, repris en 1848 par quelques professeurs de l'Académie de Neuchâtel, a toujours échoué, parce qu'aucun libraire n'a voulu s'en charger ; il est digne de la Société Helvétique des Sciences Naturelles, à laquelle j'ose le remettre, avec la ferme confiance que personne mieux qu'elle ne saura le mener à bonne fin.

Neuchâtel, 30 juillet 1866.

Dr SACC.